

Hommage au provençal.

Le village de la Garde-Freinet, qui veille du haut de la crête des Maures sur un petit coin du golfe de Saint-Tropez, se trouve en 1955 ruiné, disons endormi, du fait de la fermeture récente des usines de bouchons de liège, industrie importante du lieu, concurrencée depuis une vingtaine d'années par l'étranger, en particulier le Portugal. Les chênes-lièges au tronc écorcé, torturé par les passages des préleveurs d'écorce, constituent des plantations disséminées dans les parcs, jardins, maquis et châtaigneraies de ces collines pierreuses.

Un timide tourisme de locations de vacances, dont les Suédois semblent être l'avant-garde, apporte de quoi vivre à ce village encore fier de ses origines sarrasines légendaires (« Fraxinete » ayant été, selon la tradition, un poste avancé des Barbaresques sur la côte provençale). De fait, nous allons visiter, avec des copains que nous nous sommes faits, des retranchements sur la colline qui domine le village au Pas de la Mule, trace, dit-on, des postes d'observation de ces pirates.

Le provençal est de partout. Les vieux le parlent entre eux, sans s'exposer, passant au français dès que nous, du « Nord », sommes à portée de voix. Les jeunes de notre âge savent le parler, mais trouvent les conversations difficiles dès qu'elles se prolongent. Le gens d'une trentaine d'années s'excusent de devoir recourir au provençal lorsqu'ils croisent un de leurs semblables, alors qu'ils étaient en conversation française avec nous. Le curé de la paroisse, un catholique intégriste (emploie-t-on ce terme à l'époque ?), utilise volontiers le provençal dans ses messes. Par ailleurs, il y a un mouvement de conservatisme provençal dans le pays, issu de certains militants du Félibrige, de maurrassiens peut-être, qui ne touche que quelques érudits, la population y étant indifférente. « Dieu et la langue de nos ancêtres », tel est leur slogan. Des années plus tard, je me remémore ces phrases en lisant, au-dessus du portail de l'abbaye de Frigolet près Tarascon, la devise « Diéu et la Prouvènço ».

Le provençal, dont je n'ai de notion que par la phrase conclusive de « La chèvre de Monsieur Seguin » de Daudet (« et pièi lou matin, lou loup la mangé »), se révèle dans toute sa beauté lors d'un petit pèlerinage traditionnel organisé par le curé du village. Tous se rendent à la chapelle Notre-Dame de Miremer, qui comme son nom l'indique, servait de poste de surveillance de la baie, et après la messe, délocalisée en ce dimanche pour cause de pèlerinage, les jeux s'organisent entre habitants adultes et entre enfants, dans une belle clairière environnée de chênes-verts. Mais d'abord, la messe dite, une procession s'organise, et on distribue aux participants des feuilles ronéotées qui portent les paroles de l'hymne du lieu, d'abord en provençal, puis en français. « O Vierjo de la coulino, / Nostro Damo de Miramar » Tous chantent successivement dans les deux langues. J'en suis émerveillé, je n'ai jamais rien entendu de tel. Certes, au début de l'été, participant à un camp itinérant à travers montagnes et villages de Corse, nous avons entendu partout et toujours parler corse, mais c'est une langue étrangère, nationale, alors que le provençal est de chez nous, du « continent », nous y sommes à l'aise, mais c'est aussi une langue minoritaire, considérée comme folklorique, artificielle, que l'on lit partout alors sur des enseignes de restaurants ou des publicités. Ici, on l'entend vraiment sonner dans la bouche de tous, jeunes et vieux.

Du coup, cette langue me pose des questions. Ce *o* bizarre qui marque le féminin rappelle le *e* muet du féminin en français, souligné en général dans l'intonation des Provençaux, « l'accent du Midi ». Toujours prêt à me construire des théories, j'y vois l'intermédiaire historique entre le *a* féminin latin et le *e* du français, soit, pour l'évolution du français, *nostra* devenu *nostro*, puis *nostre/notre*. Cette langue m'intéresse au plus haut point, et une fois les vacances finies,

je commande une vieille édition de *Mirèio* de Frédéric Mistral, édité chez Fasquelle, avec préface de Lamartine et traduction en regard par l'auteur. Je lis et relis ces vers merveilleux, cette histoire touchante pour l'enfant de treize ans que je suis, jusqu'à ce que je n'aie plus besoin de me référer à la traduction pour relire dans le texte.

Il y a deux détails qui appellent mon attention. Dans la préface, Lamartine dit bien : « *Mon habitude des patois latins, parlés uniquement par moi, jusqu'à l'âge de douze ans, dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible* ». Or, nous avons bien appris à l'école que ce poète était originaire de Milly, dans le Mâconnais, et je ne peux me figurer que les gens du Mâconnais aient jamais parlé le provençal. La seconde chose, ce sont les propres mots de Mistral, signalant dans son avant-propos que « *A, désinence caractéristique du féminin dans l'ancienne langue romane, est, dans cet emploi, remplacé aujourd'hui par o. L'o final représente donc en Provençal l'e muet des Français, l'a final des Italiens et des Espagnols* ». Voilà donc ma première théorie devenue caduque.

A partir de là, mes souvenirs s'embrouillent un peu. J'entends bien, dans mon village d'Yzeron en Lyonnais, les vieux se parler patois lorsqu'ils bavardent au coin des rues, et peu à peu, je demande des précisions. Si Lamartine parlait une sorte de provençal, à une septantaine de kilomètres au nord d'ici, le patois du Lyonnais, plus proche géographiquement de la Provence, doit bien lui ressembler encore davantage ? En quoi, naïvement, comme le vieux linguiste Gaston Paris, je m'imagine un *continuum* linguistique où les dialectes changent doucement, peu à peu, progressivement, du Nord au Sud ou de l'Est à l'Ouest. Et, à mon grand étonnement, quand je fais reprendre plus distinctement les mots que l'on me dit en patois, j'entends des féminins terminés en *a*, comme dans l' « *ancienne langue romane* » dont parle Mistral, *na gerla* (une cuve), *na fena* (une femme), et en outre, variation étrange, une autre désinence féminine en *i*, *la vindèmi* (vendange), *l'avilli* (abeille). J'ai donc là un type de langue plus archaïque, vu sous cet angle, que le provençal, tout à fait différent du français par sa phonétique, et possédant deux formes de féminin, ce qui le distingue des autres langues romanes, l'italien et l'espagnol que cite Mistral.

Au cours des années qui suivent, j'extorque peu à peu ce « patois » à ma grand-mère, et j'arrive à me débrouiller, élaborer une grammaire, une morphologie, une phonétique, un vocabulaire, ce qui la ravit. « Le patois est donc une vraie langue, avec une vraie grammaire ! » s'exclame ma petite mémé villageoise, à qui on a seriné depuis le berceau que c'était du n'importe quoi. En même temps, fouillant les bouquinistes, qui fournissent encore des livres anciens à bas prix, je m'offre des ouvrages du chercheur Pierre Gardette et des fascicules édités par l'érudit lyonnais Nizier du Puitspelu, à la lecture desquels je constate que la langue populaire de Lyon parlée au 17^e ou au 18^e siècle, utilisée dans des poèmes satiriques ou des textes burlesques, est la même que la langue campagnarde d'aujourd'hui, dont je sais maintenant qu'on l'appelle *francoprovençal*.

Ma grand-mère meurt quinze ans après, ne m'ayant plus jamais dit ou écrit un seul mot en français, et je constate que sur son lit d'agonisante, inaccessible et fermée au monde extérieur, qui s'ennuie à son chevet, elle ne réagit qu'à ma voix, quand je lui murmure des dictons ou lui chante à l'oreille des chansons patoises du village, souriant comme une fillette et rythmant mes paroles avec les paupières. Après sa disparition, au fil des ans, n'étant plus retourné au village ou dans sa région, je m'imagine que le francoprovençal du Lyonnais est mort avec elle. Mais revenu au bout d'une trentaine d'années, je constate qu'il n'en est rien !

Par les sources mêmes de ces découvertes linguistiques, je suis très attaché au provençal, dont je découvre peu à peu qu'il appartient à un ensemble qu'on commence à appeler l'occitan. Les rivalités plus ou moins aplanies entre la graphie normée et les traditions félibréennes m'intéressent de loin. Ainsi, dans l'agglomération marseillaise, un ami me montre qu'on peut distinguer arrondissements de droite ou de gauche selon la graphie employée sur les panneaux indicateurs. Je suis bien plus intéressé à déchiffrer à l'occasion les poèmes des troubadours de ma région Rhône-Alpes, souvent comparables à des jeux d'énigmes. Et surtout, je n'oublie pas que les plus anciens témoignages de la langue occitane sont des graffiti relevés dans des bâtisses des environs de Romans sur Isère, proche de la zone de transition avec le francoprovençal. *Mé qui zou sat ?*

Cela dit, je rencontre des occitanistes qui regardent de haut le francoprovençal, comme une lignée de sang bleu considérerait avec ennui des cousins bâtards d'une branche oubliée. Ils ont tort ! « *A dissando que vin* » (à samedi prochain), dis-je un jour à un collègue à l'issue d'une rencontre. « Oh, c'est comme en gascon ! », me dit une jeune Toulousaine, militante occitane : « *A dissabte que ven !* » J'ai l'impression fugace que du coup, elle voudrait nous annexer. Que non ! Vive la Francoprovincia indépendante !